

L'explorateur du Macintosh

Philippe Gerbaud est illustrateur de presse; il est installé depuis 3 ans loin des grandes villes, sur le plateau du Larzac, près de Lodève. Il a travaillé pour de nombreux supports de la presse informatique, pour l'Événement du Jeudi il illustre régulièrement les pages "livres" de Libération et collabore au trimestriel Unvisible. Grand praticien du Macintosh, Philippe Gerbaud, l'est aussi du télé-travail : recevant ses commandes par téléphone ou par fax, il transmet ses images par le système numérisé pour les découvrir ensuite, imprimées, à la devanture du kiosque de son village.

L'histoire

Les relations de Philippe Gerbaud avec Macintosh, l'ordinateur commencent à s'établir en 1983 environ, alors qu'avec son ami le graphiste Toffe, il est très investi dans la production de "graphzines" où paraissent les premiers signes de la pensée techno-bio-moderne chère aux "early eighties".

Contactés par la société ACI qui recherche, pour le compte d'Apple France, des expérimentateurs hardis des nouvelles machines, Toffe et Gerbaud sautent sur la proposition et se voient confier un engin étonnant qui parle le langage frustré (ronds et/ou carrés) que lui autorise sa mémoire très petite –128 ko, pour être exact. Qu'importe! Gerbaud et Toffe s'investissent avec enthousiasme dans l'exploration de ce nouveau mode de dessiner.

Ils exposeront les premiers fragments pré-magdaléniens de leurs fouilles numériques à l'exposition Electra, en 1984, au Musée d'art moderne de Chaillot, aux côtés des réalisations déjà très sophistiquées des ingénieurs visuels dont les descendants actuels présentent chaque année, au salon Imagina, d'ébouriffantes virtualités pixelisées .

A peu près à la même époque, leur productions graphiques seront imprimées dans une somptueuse plaquette présentée en grande pompe au Pavillon Gabriel, sur les Champs-Élysées, en même temps que le tout premier Macintosh, dont on annonce alors officiellement, en France tout du moins, la naissance et la vente au public.

Une date et des pratiques qui font date

En 1986, à Budapest, Philippe Gerbaud et Toffe, toujours en tandem créatif, sont enfermés dans une cave, sous le motif de produire des images nouvelles. Cela s'appelle "Dialogues ordinaires" pendant une semaine, avec chacun un petit Mac +, des imprimantes à aiguilles et de la peinture, ils inventent un monde fictif où les seuls échanges passent par l'envoi de signes digitaux d'un Macintosh à l'autre, via des sorties sur papier listing, qu'ils assemblent au kaparol et marouflent ensuite sur toile. Approche résolument ludique et décomplexée de la machine dont Gerbaud ne s'est pas départi. A partir de cette époque, l'écran de son ordinateur lui apparaît comme à Alice son miroir et il se sent par conséquent de plus en plus fréquemment attiré par ce qui se passe "de l'autre côté".

Tombé dans la machine

Médium, au sens spirite du terme, Ph.Gerbaud se met à dessiner comme une machine. Il est la machine, la machine s'exprime à travers lui. Et que dit-elle? Elle amène au jour des personnages un tantinet déglingués, têtes de boulons, sourires d'arbres à cames, espèces de robots incapables à vrai dire d'accomplir la moindre tâche productive, mais parlant au mieux la langue maternelle des logiciels qui les ont vus naître. Ce sont les habitants d'un monde enfantin, axonométrique, qui vivent dans des maisons en "lego" : bonshommes à 45' pour qui toute relation ne peut s'imaginer que sous le mode de l'emboîtement-déboîtement ou de la translation orthogonale. Générés par l'univers de " Mac Paint", ils en sont comme les trolls, les elfes, lutins industriels qui sortent en rangs serrés de l'imprimante gerbaldienne.

Vers les “ formes troubles”

Ses rencontres ultérieures - avec notamment "Studio 8", "Image-studio", logiciels de retouche-photo qu'il détourne de leur fonction première- vont entraîner Philippe Gerbaud vers un monde glissant, impalpable et de plus en plus irréel, fait de pixels fondus, d'apparitions fugaces. Ces images-ci n'ont plus rien à voir avec celles qu'il a produites jusque là avec des logiciels de dessin : le trait allègre, suprématiste de ses personnages-robots s'estompe. Il emprunte alors à l'imagerie médicale son univers de référence : exploration "scannée" des strates du corps, visions aux rayons X, échographies et rapports de microscope électronique. Plus que jamais l'écran est une zone d'échange, sensible et capable d'enregistrer des messages aussi ténus qu'un trait d'ongle sur la buée d'une vitre. Philippe Gerbaud organise la présentation de ce travail par le biais de tirages photographiques au format A0, qu'il fait réaliser par un laboratoire d'images de synthèse.

Scannons à patate

Dès que la possibilité technique lui en a été donnée, Philippe Gerbaud s'est équipé d'un scanner grâce auquel il a pu faire fusionner ce qu'il appelle ses deux "mémoires". Celle qui comprend ses documents informatiques antérieurs, ses images de commande, etc., et celle qui constitue sa "mémoire intime", ces images qu'il conserve précieusement depuis son enfance et pour lesquelles il témoigne un véritable amour d'iconolâtre: catalogues Scalectrix, pages découpées dans des vieux Time-Life de l'époque des Ford Thunderbird, vignettes ménagères dans les pages du Chasseur Français d'avant 68... Tout cela forme une iconothèque infinie pour raconter des mondes éventuels que Philippe Gerbaud n'a pas fini d'inventorier.

Pierre Milville.

Signes Juin 1994